

L' Abeille Canadienne.

Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'Abeille en nos jardins éclore,

De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je produis.
J. B. ROUSSEAU.

VOL. I. No. 2.)

MONTREAL, 11 AOUT, 1843.

(PRIX :—2 Sous.

POESIE.

CAPRICE DE MAITRE ADAM

Contre les Muses, sur ce qu'il avait fait des vers pour un grand seigneur, auquel il fit ensuite un cercueil.

GREMINES du mont Parnasse,
Muses qui dans l'univers
Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers,
Votre nature immortelle
N'est rien qu'une bagatelle,
Puisque l'éloge plus beau
Dont vous flattez les monarques
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.

Lorsque vous prîtes la peine
De venir sur mon berceau
Emplir ma parlante veine
De votre menteur ruisseau,
Trois fois maudite soit l'heure,
Qu'entrant dans cette demeure
Où mon corps fut enfanté,
Vous me rompîtes le vase
Où vous apportiez l'extase
Dont vous m'avez enchanté.

Cette veine frénétique,
Par qui mes sens sont brouillés,
Et qui fait qu'en ma boutique
Tous mes outils sont rouillés,
Avec son enthousiasme
N'aurait pas porté mon ame
A ses appas superflus,
Que d'avoir, en faux augure,
Peint d'éternelle nature
Un héros qui ne vit plus.

J'abandonne vos trophées,
Pegase et voire vallon,
Vos Amphions, vos Orphées,
Phébus et son violon ;
Je fulmine, je déteste
Contre l'ardeur qui me reste,
Et, méprisant vos douceurs,
Je retourne à mes chevilles,
Espérant d'un jeu de quilles
Gagner plus que des neuf Sœurs.

NAIVETE.

Notre curé crie et s'emporte ;
Il me défend d'aimer Lubin ;
Il me dit d'aimer mon prochain,
Et Lubin demeure à ma porte.

MELANGES.

Chant Suédois.

LE PIRATE

“ A l'âge de quinze ans, la cabane où j'habitais avec ma mère me sembla trop étroite. Je trouvai longue la journée passée à garder des chèvres. Je changeai d'humeur et de goûts ; je rêvais, je pensais à je ne sais quoi ; je n'étais plus joyeux comme autrefois dans la forêt.

“ L'esprit violemment agité, je courrais sur le rocher, mes yeux se tournaient vers l'immense mer ; le mugissement des flots blanchis d'écume, me semblait une délicieuse harmonie. Les vagues viennent de loin ; de bien loin, rien ne les enchaîne, rien n'entrave leur liberté sur l'océan !

“ Un matin étant sur le rivage, je vis un vaisseau entrer dans la baie avec la rapidité d'une flèche ; ma poitrine se gonfla, mes esprits s'enflammèrent, et je sus ce qui m'avait affligé. J'abandonnai mes chèvres et ma mère, et le pirate me prit à bord de son vaisseau sur l'océan.

Le vent soufflait avec force dans les voiles ; nous franchissions avec la légèreté de l'oiseau la plaine liquide. La cime des rochers se perdait dans un horizon bleuâtre. J'étais si content, si tranquille ! prenant le sabre rouillé de mon père, je jurai de conquérir un royaume et des terres sur l'océan.

“ A seize ans, je tuai le pirate ; il m'avait traité de blanc-bec et de lâche. Je fis des courses, des descentes ; je pris des châteaux, des forts ; le butin fut partagé par le sort, entre mes guerriers et moi sur l'océan !

“ Nous vidions malgré la mer orageuse, la eupe remplie d'hydromel. De notre vaisseau, nous commandions à toutes les côtes. Je possédai des états, des forteresses, je bus dans un palais ; cela dura tout un hiver ; Cet hiver me parut long, et quoique je fusse roi, la terre me semblait étroite en comparaison de l'océan.

“ Je ne faisais rien ; mais on me tourmentait sans cesse pour venir à l'aide de fous qui n'étaient pas secourables. J'étais ennuyé d'entendre parler d'amendes pécuniaires, de prestation de serment, de voleurs et de rapines que ne suis-je loin d'ici sur l'océan !

“ Telle était ma prière. Il passa enfin, ce long hiver ; les rivages se parsemèrent d'anémones, les vagues mugissaient de nouveau, et semblaient dire : en mer ! en mer ! Les ornithies se jouaient dans les vallons, sur les hauteurs ; et les fleuves, rendus à la liberté, se précipitaient avec joie dans l'océan. Alors j'éprouvai le retour du sentiment inconnu

qui m'avait déjà entraîné ; le balancement des flots m'attirait. Je semai mon or dans les villes, dans les campagnes : je pulvérisai ma couronne. Pauvre comme autrefois, n'ayant que mon vaisseau et mon glaive, incertain de mes destinées, je recommençai mes courses sur l'océan.

“ Aussi libres que le vent, nous voguions gaiement sur les mers lointaines et houleuses. Nous vîmes l'homme sur les rivages étrangers vivre et mourir partout de même : les ennuis s'établissaient constamment sur sa demeure ; mais le chagrin ne trouve point la trace du pirate sur l'océan.

“ Et j'épiai de nouveau, entouré de guerriers, le vaisseau qui se montrait dans le lointain bleuâtre. Etait-ce un pirate ? il en coulait du sang ; une voile marchande ? on la laissait passer. Elle est sanglante, la victoire digne du brave, et l'amitié des pirates se contracte avec le glaive, sur l'océan !

“ Si je me tenais le jour sur la proue, un brillant avenir se déroulait devant moi. Emporté par la vague mugissante, j'étais aussi calme que le Cygne se balançant sur le jonc aquatique. Tout le butin rencontré dans ma course tombait en mon pouvoir, et rien n'entravait mes espérances sur l'immense océan.

“ Mais si la nuit je me trouvais sur la poupe, si le flot solitaire mugissait, alors, dans l'ouragan qui traversait les airs, il me semblait entendre les parques tissant leur toile. L'incertitude règne sur les mers comme dans les destins de l'homme, mieux vaut être préparé au mal et au bien sur l'océan.

“ J'ai vingt ans accomplis. L'infortune est tôt survenue, les flots réclament maintenant mon sang, ils le connaissent déjà, ils l'ont vu au plus fort des combats ; ce cœur brûlant bat avec tant de rapidité ; bientôt il se calmera dans quelque froide retraite de l'océan.

“ Je ne regrette point le nombre de mes jours ; ils furent courts, mais heureux. Les vagues entonnent mon chant de mort : j'ai vécu avec elles, je trouverai un tombeau dans l'océan.”

Ainsi chante sur un rocher, au milieu des récifs, le pirate naufragé ; la mer l'entraîne dans l'abîme, les ondes recommenceront leur mélodie, et les vents leurs courses folâtres ; mais le souvenir du brave reste.

CHRONIQUE DES TRIBUNAUX.

PLUS DE PEUR QUE DE MAL.—Le père Bibault est un ivrogne qui porte un nom prédestiné ; il a été fort heureux un beau jour d'apprendre que ce nom se rapportait, pour la prononciation, à un mot latin fort en harmonie avec ses goûts, et il lui arrive souvent de jouer sur ce nom en le rapprochant de

celui de sa servante, pour imiter une phrase du syl-labaire ; ainsi, il a coutume de dire lorsqu'il boit, en interpellant sa compagne : "Babet, bibo ;" puis, en repo-sant son verre, il exclame vigoureusement le mot bu !

La gaieté de ce franc buveur l'a mis en réputation à la bairière ; un poète du lieu a fait au père Bibault les honneurs de la chanson, et y a intercalé son nom en faisant usage de sa plaisanterie ordinaire. Cette chanson-rébus ne manque pas d'une certaine originalité. Nous avons été assez heureux pour nous en procurer une copie, et nous citons le couplet où il est question de Bibault et de sa compagne :

Souvent la liqueur vermeille
Fait faire, ah ! eh ! hi ! oh ! hu !
(a, e, i, o, u.)
Je vois près d'une bouteille
Babet, Bibault, bus.
(ba, be, bi, bo, bu.)
Mais, sans faire un inventaire
De chaque mot en u,
Je vois encor près d'un verre,
Cassé, six co...*cha*

Bibault est donc le Roger-Bontemps du pays ; on peut juger de quelle consternation ont été frappés ses voisins lorsque hier soir, après avoir entendu la détonation d'un coup de pistolet, ils virent arriver Babet tout éploré qui leur demandait secours et leur apprenait que son maître venait d'être assassiné. On s'empresse auprès du blessé, qu'on trouve étendu sur un fauteuil, respirant à peine et les vêtements inondés de sang. Le docteur cherche de tous ses yeux les traces de la plaie, mais il n'en voit aucune.

La cause de tout cet émoi ne tarda pas à être connue : des farceurs avaient rempli une seringue d'une eau dans laquelle ils avaient délayé de la sanguine, et l'un d'eux avait dirigé sur lui le bout de la seringue, dont il lâcha le contenu, pendant qu'un autre tirait en l'air, au même moment, un coup de pistolet.

(Droit.)

L'Abcille Canadienne.

VENDREDI MATIN, 11 AOUT, 1843.

Le désintéressement des Anglo-Canadiens.

QUELQUES MOTS A PROPOS DE NOS MAUX.

Vraiment, on ne peut s'empêcher d'admirer le désintéressement de la partie Bretonne de notre population. Le gouvernement peut bien en être fier, car, aux générations à venir, elle passera comme un exemple d'un dévouement sans bornes et digne d'imitation. Nous ne badinons point ; nous parlons sérieusement et allons prouver notre avancé. D'abord, le premier point important qui nous fait penser si bien des anti-canadiens, est l'empressement avec lequel ils ont demandé l'union des provinces : tant que le gouvernement ne se rendit pas à leurs vœux, ils élevèrent une voix de Centaure qui brisa les oreilles de nos braves législateurs à un tel point, qu'ils daignèrent accorder à ces pétitionnaires importuns leur ardente demande. Par là, les torys de nos parages, se chargèrent d'aider leurs confrères d'en haut, dans le payement d'une dette, qui, bien certainement, n'aurait jamais été liquidée sans un si généreux secours—c'est le drame de Damon et Pythias joué en grand !

Cet acte de noble dévouement envers des amis dans le malheur, fut suivi d'une humble prière pour

l'établissement d'un bureau d'enregistrement, où les vilains et ignorants Canadiens seraient obligés d'enregistrer leurs hypothèques et autres actes, afin de ne pouvoir pas vendre aux confiants émigrés une propriété dont ils auraient déjà disposé. Mais les enfants de St. Jean Baptiste ne se sentirent pas d'humeur à encourager un bureau dont le but était de mettre fin à leurs maintes iniquités, et les Anglais, pour ne pas avoir la douleur d'être témoins de la décadence du fruit de leur sage prévoyance, prirent le trouble de grever leurs propriétés d'hypothèques—ces cauchemars qui portent avec eux la détérioration—afin de donner de la besogne à Mr. D., notre brave régistreur. Voyez-donc cet autre exemple de générosité qui devrait nous faire rougir, nous, méchants Canadiens !

Les dignes fils de John Bull et Cie, ne se contentant pas de se soumettre à ces inconvénients, font tout en leur pouvoir afin d'encourager l'importation ; ils ouvrent leurs bourses, et en versent le contenu dans la main du dit Jean Rosbif et Cie., dont ils ont été obligés de laisser le sol de peur d'y mourir de faim. Le type de la bonté et du pardon, ils oublient les misères qu'ils ont essayées dans leur ingrate patrie et la nourrissent, elle qui ne pouvait leur procurer le nécessaire de la vie. Quelle leçon ne nous donnent-ils pas à nous, enfants dénaturés d'une mère adoptive ! nous qui nous nous efforçons sans cesse d'entraver l'importation, en prêchant l'usage des produits du pays. Les choses en sont à une telle passe parmi nous, que l'on est porté à craindre que cette terre matricide ne soit visitée un jour d'une vengeance épouvantable ! En attendant une tragédie si terrible, prêtez, peuple endurci, l'oreille au récit d'un autre exemple de dévouement, qui surpasse en noblesse ceux dont nous vous avons édifié plus haut.

Nos co-sujets trans-atlantiques, le dévouement personnifié, non satisfaits de payer les dettes d'autrui, de se défaire des biens fragiles d'ici bas et d'enrichir une patrie marâtre, veulent que le peu qui leur reste soit fortement taxé ; mais, *mirabile dictu*, leur prière est à peine écoutée : la mère patrie qui est devenue sage à ses dépens, ne permet à ces victimes d'une générosité aveugle, qu'une ombre de taxation : elle ne désire pas voir réitérer les scènes de la révolution américaine, qu'un système infâme de taxation introduisit sur le théâtre de l'univers. L'Angleterre a, peut-être, mépris les intentions de ses dignes Colonistes, qui, selon elle, n'épiaient ce moment que pour déployer "l'étendard sanglant de la révolte." En interprétant ainsi les effets d'une loyauté incomparable, elle se rend coupable d'une injustice des plus criantes envers les anglo-canadiens. Elle ne s'arrête pas ici dans l'exercice d'une ingratitude sans exemple, mais la redouble à mesure que les torys mettent au jour quelque nouvelle marque de désintéressement. Car, aujourd'hui, ne la voit-on pas les mettre hors des places, et y introduire les mêmes individus qui osèrent fomenter la rébellion, et qui furent soumis aux lois par ceux dont ils occupent le poste ?

Mais, n'est-il pas possible que les Messieurs d'origine Saxonne en Canada, aient ainsi souffert afin que nous fussions accablés ? nous qui ne sommes que des faibles roseaux auprès des enfants du robuste chêne, et conséquemment, qui aurions suc-

combé plutôt qu'eux. Tout ceci est bien probable, et nos charitables concitoyens, qui, sans doute, s'entredisaient :

"Oh ! nous serions moins fins, moins dangereux

Si nous n'étions jamais ni bons, ni généreux,"

sont pour le coup, bien payés de leur duplicité, puisque, comme le cheval qui s'adressa à l'homme de la fable, pour être conduit afin d'atteindre plutôt un cerf ennemi, ils se sont montrés de fameuses bêtes de somme !

"Le mal seul fait le bien en châtiant le mal."

DELILLE.

Nous avons reçu une lettre signée "Anon." (anonyme) qui n'est pas couchée en des termes les plus polis. Son auteur, *Anon*, veut nous faire la morale parce que dans notre feuille précédente, nous avons osé prendre en considération la conduite de l'ex-président de la Cour de Session. Il prétend que nos remarques sont de vils libelles, ce qui nous prouve que le généreux ami du personnage en question, ne saurait établir la différence qui existe entre un libelle et une satire. Pour toute réponse à son épître modérée, nous lui citons ce que Montesquieu pense de la satire, et de certains magistrats. Nous conseillons toute personne trop susceptible, de lire attentivement la citation.

"Les écrits satiriques peuvent amuser la malignité générale, consoler les mécontents, diminuer l'envie pour les places, donner au peuple la patience de souffrir et le faire rire de ses souffrances".....

"Les magistrats dans le gouvernement où domine fortement l'aristocratie, y sont de petits souverains, qui ne sont pas assez grands pour mépriser les injures."

S'il faut en juger d'après l'opinion du grand auteur de "L'esprit des Lois," la conduite de l'ex-président de la Cour de Session, aurait un mauvais effet au loin, en ce qu'elle porterait à penser que l'on est ici, en proie à une aristocratie tyrannique, dont il serait un digne membre. Que l'on ne comprenne pas dans nos remarques les membres de la magistrature actuelle, car nous les respectons trop ; cependant, si quelqu'un d'eux se rend coupable d'actes despotiques, notre devise sera "Rendez à César ce qui est à César."

—*—

Depuis que l'article cidessus est écrit, nous sommes tombé par pur hasard, sur la petite fable qui suit ; comme rien n'aurait pu venir plus à propos, nous nous empressons de lui donner place afin que tous ceux qui sont d'une sensibilité outrée puissent en profiter.

LE PORC ET LES ABEILLES.

Après dîner seigneur pourceau

Dormait près d'une ruche : une petite abeille

De son faible aiguillon perce sa tendre peau :

Lors en fureur l'adolescent s'éveille ;

Il s'en prend à la troupe, attaque son palais,

Et de son groin le renverse.

Mais sur lui tout à coup l'essaim fond et s'exerce,

Le poursuit, et l'accable enfin de mille traits.

Qui cherche à se venger d'une légère offense

S'attire bien souvent plus de mal qu'il ne pense.

MME JOLIVEAU.

QUE FAIT DONC NOTRE POLICE ?

Se demandent nos braves marchands, qui, chaque matin s'emportent contre la manie de certains roués à la mode qui exercent leurs pouvoirs tranchants sur les toiles tendues audessus des croisées des magasins. Il est peu généreux de la part de la classe mercantile, de trouver à redire à ces innocents amusements, qui annoncent si bien les goûts d'une partie de notre jeunesse qui se glorifie de tels exploits dont l'introduction dans le pays date depuis celle d'autres manières anglaises non moins charmantes. Des récréations telles que celles d'abattre les enseignes, de délivrer les portes de poids de leurs marteaux, d'arracher les pommeaux des sonnettes, et enfin de trancher les toiles en question, n'auraient pu être enfantées par aucun autre cerveau que par celui de John Bull, et c'est justement pour cette raison que nos marchands ne savent les apprécier ! Quel manque de goût chez ces honnêtes gens, dont les plaisirs consistent à mesurer des rubans et des dentelles aux demoiselles qui en ruinant leurs bons papas par leur luxe, enrichissent les détailliers. Leurs inclinations conviendraient nullement au jeunes "bloods" dont l'organisation toute particulière, requiert des amusements plus mâles et plus fortifiants ; car il faut souvent des bras d'Hercules pour détacher quelques gouttières dont la présence lourde choque la délicatesse de cette bande accomplie.

"Mais, dites-nous donc, ce que fait notre police, qui ne voit pas à la protection de nos toiles ?" crient encore les marchands de plus belle, eux qui ne veulent rien entendre des penchants de la gente *fashionable*. Eh bien ! puisqu'il est nécessaire que vous le sachiez, apprenez-donc que notre vigi-lente (!) police se fait battre depuis son chef jusqu'à son dernier numéro. Elle veut diriger les *Rowdies* dans leurs poursuites agréables, et ceux-ci qui n'accèdent pas à une telle marque d'attention, lui appliquent des bâtonnades peu engageantes. Ceci, naturellement, nous fait craindre que l'on ne veuille introduire la loi *Lynch* parmi nous. Ça serait une innovation digne de combler la mesure des sages ordonnances de feu le Conseil Spécial ; cependant, elle n'est pas à désirer, en ce qu'elle opposerait trop directement notre police que l'on admet, volontiers, être un corps utile ; mais si on lui brise les os par l'application de châtimens injustes, on peu s'attendre qu'elle devienne *corps-rompu* (*corrompue*). Pour finale, nous ajoutons que les apparences portent à croire que notre police est, ou trop faible pour maintenir la paix publique, ou composée d'hommes incapables de remplir les devoirs attachés à leur vocation. Il serait bon de s'enquérir sur ce point.

Notre grand confrère, le *Canadien* de Québec, en nous faisant un petit compliment, veut être *poin-tu* (il ne faut pas dire *piquant*) à propos d'un anglicisme qu'il a découvert dans notre prospectus. Nous lui pardonnons volontiers sa petite méchanceté, espérant qu'il détestera l'anglicisation autant que les anglicismes.

Nous prenons la liberté d'adresser ce numéro de l'*Abeille* ainsi que le premier, à plusieurs Messieurs, qui, nous espérons, nous sauront gré

des améliorations faites à notre feuille. Son format agrandi permettra beaucoup d'espace aux correspondants qui voudront bien nous favoriser des productions de leurs plumes. Plusieurs préféreraient que notre journal fût publié au moins deux fois la semaine ; nous remplissons cette tâche avec plaisir si nous rencontrons l'encouragement de nos compatriotes. En attendant nous nous efforcerons de rendre l'*Abeille* aussi intéressante et aussi amusante qu'il nous sera possible.

En discontinuant la publication du "*Little Post*" nous pourrions dédier toute notre attention à notre feuille. Il faudra nous pardonner si quelques fois nous permettons à Jean Rosbif d'occuper un coin dans nos colonnes.

Nous concluons ce petit article sur nous-même, par un extrait de notre correspondance privée de Kingston ; les amis de la patrie, apprécieront les vérités qu'elle proclame.

"Votre article sur le luxe, ou plutôt contre le luxe, que je vois dans l'*Aurore*, est excellent. Continuez de combattre cet hydre destructeur de nos faibles moyens et de nos mœurs, et vous rendrez à la société un service impayable. Tâchez aussi de travailler à faire apprécier l'éducation et à la répandre, surtout dans la classe agricole et ouvrière, et vous rendrez un service encore plus grand. Le fait est que les moyens propres à répandre l'éducation doivent se trouver à la tête de ceux mis journellement en usage pour améliorer notre sort, comme peuple, et assurer notre existence morale et politique..... Puis, l'éducation n'est pas un vain mot ; c'est une puissance dont il faut apprendre au peuple à mouvoir les ressorts dans les arts et tous les genres d'industrie dont en ce moment il a le maniement aveugle et purement mécanique. Il ne faut donc pas se contenter de prononcer le mot *éducation* et de dire simplement qu'il indique une bonne chose. Il faut aussi indiquer les moyens les plus propres à la répandre généralement et utilement dans le pays, et soutenir ceux qui le font ; soutenir surtout ceux qui ont le courage moral de les mettre en pratique, autrement point, ou peu de succès dans cette œuvre régénératrice et salutaire."

Les écrits de notre habile correspondant seront reçus comme de grandes faveurs, qu'il veuille donc nous en faire parvenir sur un sujet qui doit intéresser tout cœur vraiment canadien.

NOUVELLES, CANGANS ET RUMEURS.

Bihin, le géant Be ge, qui a visité les États-Unis l'année dernière, a reçu son coup de mort dans un combat avec un anglais, près de Spa.

Les articles d'aménagements, &c. sauvés du bateau à vapeur le *Columbia*, naufragé sur Seal Island, ont été transportés à Halifax où ils devaient être offerts en vente le 6 du courant au bénéfice des assureurs et des parties intéressées. Aussitôt que le corps du vaisseau sera délogé de dessus les rocs où il fit naufrage, il sera vendu ainsi que sa machine.

Le Puseyisme fait des progrès rapides dans le Royaume Uni. Il est constaté que de 12,000 ministres il s'en trouve 9,000 qui ont embrassé les principes de Pusey. On nous assure qu'en Canada même, cette réforme commence à s'introduire.

Les troubles causés en Galles, par les bandes connues sous le nom de "Rébecca et ses filles," augmentent considérablement et deviennent sérieux. Les agitateurs sont plus audacieux et grossissent leur nombre journellement.

R. S. M. Bouchette, Err. un des exilés aux Bermudes, est venu s'établir au milieu de nous, et comme il va reprendre la pratique du droit, nous espérons qu'il aura à démêler les querelles d'une foule de plaideurs.

La démission de Mr. Kelly du poste de collecteur des douanes pour le port de Toronto, et son remplacement par la nomination de Mr. Stanton prête beaucoup à de longs articles éditoriaux. O, grands frères en caractères, rendez-donc grâce à l'administration du jour qui vous favorise de sujets, vous qui en avez un si grand besoin !

M. Max Bohrer, directeur de Concert et premier Violoncelle du Roi de Wirtemberg, assisté par Mad. Gibbs, donnera un Concert demain soir à l'Hôtel Rasco.

De toutes les attractions dont jouit présentement notre bonne ville, celle de l'exposition du magnifique tableau du grand peintre Américain, West, est une des plus intéressantes. Ce tableau qui est un chef-d'œuvre de l'art, représente le Sauveur guérissant les infirmes. On peut le voir pour la modique somme de 15 sous, à la Chambre des Nouvelles, rue St. Joseph.

Hier soir, la troupe de l'Opéra Français a fait son début d'une manière éclatante. Nous lui souhaitons l'encouragement que méritent ses talents.

Le "Général Tom Thumb" — ce qui veut dire vulgairement le petit Poucet — est maintenant en ville. Il se retire à Orr's Hôtel, où il s'offre à la vue des curieux qui veulent déboursier 1s. 3d. Il mesure 37 pouces de haut, pèse 22 livres et est âgé de 21 ans ; tout ensemble, c'est un petit monsieur bien proportionné, et quoique d'une stature minime, il se croit un grand personnage.

Le CIRQUE s'annonce pour Lundi prochain. Il est à peine nécessaire de dire combien il sera pompeux et intéressant.

On nous dit que les Courses de Montréal sont fixées pour les 14, 15 et 17 du courant. — *Aurore*.

Les Courses de Québec auront lieu cette année, Mardi, Mercredi et Jeudi les 5, 6 et 7 Septembre prochain, sur la place des Courses, aux plaines d'Abraham. — *Ib.*

Un meurtre horrible vient d'être commis à Richmond Hill, Haut-Canada, à 16 milles de Toronto, sur la personne de M. Thomas Kennear, et celle de sa ménagère, Anne Montgomery. Les auteurs de ce meurtre, d'après les révélations d'un complice, seraient deux serviteurs de la maison, un homme du nom de McDermot et une fille nommée Grace Marks. Voici comme on raconte ce qui aurait induit les deux coupables à ravir la vie de leur maître. Ayant entendu dire dans la maison que M. Kennear devait aller à Toronto pour y recevoir une somme d'argent, ils résolurent de tuer la ménagère, Anne Montgomery, pendant son absence, afin de mieux venir à bout de leur maître à son retour. En effet, Anne Montgomery, d'après le mouchoir serré autour du cou quelle avait encore lorsqu'on l'a trouvée dans la cave, démontre bien clairement qu'elle a été strangulée. M. Thomas Kennear, à son retour, reçut une balle au cœur d'un coup de fusil que lui déchargea McDermot, et fut aussi jeté dans la cave. Les meurtriers ne trouvèrent point sur leur maître la proie qu'ils attendaient, car M. Kennear, n'ayant point tiré de la banque l'argent qu'il en attendait ce jour-là, ne s'en revint qu'avec un dividende de 8 louis et sur lequel il avait payé la somme de 22 piastres. La petite somme qui restait aux coupables devint la cause du non succès de leur fuite, car étant passé la frontière ils ne purent payer les droits sur les articles qu'ils avaient pillés ; et le retardement occasionné donna aux huissiers de Toronto le temps d'arriver et d'effectuer une arrestation que voulurent bien faciliter les autorités américaines.

C'est dimanche, le 2 juillet, que M. Capréol, entrant dans la demeure de M. Kennear, s'aperçut qu'elle était déserte, et qu'il trouva après des recherches le corps du défunt dans la cave.

La fille complice a déclaré avoir pris part à ce

meurtre sur les menaces de McDermot, qui lui avait promis de l'épouser aux Etats-Unis.

Comme on pouvait s'y attendre, le Juré présent à l'enquête trouva James McDermott coupable d'homicide volontaire pour le meurtre de Thomas Kinnear, Ecuyer; et rendit un même verdict contre lui et Grace Marks pour le meurtre de d'Anne Montgomery et passa une résolution approuvant la conduite de Francis Boyd, Ecr., M. J. Newton, George Burnett, Ecr., F. C. Capreol, Ecr., Alex. Ogilvie, Ecr., et Mr. Kingsmill, qui, par leurs louables exertions, amenèrent les criminels à la justice.

NOTRE PETIT PÔT POURRI.

Personne n'a pu ou, comme nous aimons à le croire, n'a voulu se donner la peine de résoudre nos questions, il nous reste donc à leur répondre nous même.

Quand la malle mérite-t-elle notre pitié! Lorsqu'elle n'est pas une malheureuse (malle-heureuse).

Pourquoi la presse tory vomit-elle tant de terribilités? Parce que sa langue est anglaise (En glaise.)

En quoi se ressemblent un Européen et un Maure tous deux sous la domination de Bacchus! En ce qu'ils sont moites-ivres (Maures ivres).

Pourquoi le parti anti-canadien est-il comme les trois premières lettres de notre Alphabet? Parce qu'ils sont abaissés (A B C.)

Voyons si les amateurs de devises pourront trouver les solutions aux demandes qui suivent:—

Pourquoi le limaçon est-il adonné à la réflexion?

Pourquoi les dames sont-elles reconnaissantes des attentions qu'on leur prodigue?

Pourquoi un petit homme d'esprit approche-t-il du caractère d'un fou?

Pourquoi le Herald est-il comme une médecine?

"Mon cher ami, tu ne mange point; où est donc ton appétit?" disait à tout moment un Mr. à son ami qui dînait avec lui. "Eh, pardieu! mon cher, ne me dis-donc pas cela sans cesse?" répondit l'autre impatient, ne te fâche pas, je te le dis parce que tu es sans *faim*. Répliqua son officieux ami.

Les demoiselles industrielles paraissent aimer le jeu: elles sont tellement attachées au *dé*.

Quoique nos ennemis se plaisent à dire que notre langue et tout ce qui s'en suit, est en décadence, il ne faut pas s'en effrayer, car, sachez que nos dames la soutiendront par *la leur*.

JOHN BULL'S CORNER.

AWFUL EXPLOSION AND LOSS OF LIFE.—It is our melancholy duty to announce the tragical and untimely end with which a friend dear to us has met. He entered this life with buoyant hopes and a light heart: how sadly he has been disappointed! He was borne but last Friday (the unlucky day!) it was the "LILLE POST"—the lamented subject of this article—first opened his little eyes to the light of the heavens. What visions of fun and pence gladden him; but, oh! hollowness of worldly expectations! these visions disappeared like the dew before the sun and left the Post with a *press of steam*, which being thus confined, caused a terrible explosion, knocking our cheri-hed friend into another world! It is but too true, that his hopes were as himself, *ungrounded*, and to that must be attributed the heart-rending catastrophe. We deem it a duty to his memory to allow his ghost a nook in our columns: he may yet in his misery delight the reader with his jokes

THE MONTREAL TORY PRESS.

OUR PRSS-IOUS LEADER.

The Press, the Tory Press we sing,
Which, with sheets not content
Desires to press down under foot
Th'oppressed "habitant."

Those organs of the public *vice*
By men of *notes* are bought
And for a *hand-sum* compliment
Grind tunes, so much per lot.

These grinding Editors so fond
Of measures harsh are they,
As their dire instruments they wish
To grind their enemy.

But now, a mighty change is worked
In things political.
That Press to its old *rules* doth *stick*
Though it feels rather small!

The members of that learned club,
We must consider now:
Part'clar notice they deserve
From our Muse, we avow.

First comes the HERALD fierce and bold,
Which armless man alarms:
It equals scarce, good old Rome's geese
Which waken'd it to arms.

For a long time, we understand,
For *head* it had a *heart*!
And 'twas the repertory too,
Of "wonders of (one) *art*!"

And when it blunder'd some, the jade,
It well and loudly plead,
The fault was not of its dear heart
But quite of its poor head!

Once by a *parson's* mind 'twas stored,
But he was soon dismissed:
He nearly was the Herald's death—
Dead, it wouldn't have been missed.

The Herald for its courage's called
Don Quixote of the Press!
'Tis eas'ly proved 'tis no *quick-sot*,
But *slow-sot* 'tis no less!

Old mother GAZETTE's turn 'tis now
To be pulled o'er the coals:
So old, she is a subject dry,
The best of antiquated souls.

She was, as all the town doth know,
Bookseller's property:
She, *still*, retains her character—
She is *stationary*!

She's laid aside the *armour* old
She used in paper-wars.
At all she scolds, and oft' is found
Plung'd deep in *family* JARS!

Now 'bout the COURIER here's a word,
And its heads which are two:
Cerberus, thus resembling much,
And by its barking, too.

'Tis said to be "a *fleety* show"—
About that there's no doubt.
A *myst'ry* 'tis, the Courier's *fleet*—
On its quick down-hill rout!

It is not under the control
Of a bright, second *Swift*!
One of its stars should have been *pressed*,

And his, a sailor's shift!

The TRANSCRIPT is a full-grown one
Among these big *brass-guns*:
'Tis never *written* in a *trance*—
The heat it so much shuns.

But, ah! good Muse, in weeping weeds
Clothe thou thy merry brow!
With doleful lines, a woeful fate
We have to record now!

The ashes of the MESSENGER
Call forth our bitterest tears!
It was a youth so promising
And of so tender years!

It is agreed upon "by best
Informed circles" here,
That its precocious growth prepared
Its early, easy bier!

Under a *press* of business
You see we have contriv'd it
To write about the Tory Press—
"A *PRESS-SURE* IN THE MARKET!"

OUR DISH OF TIT-BITS.

As no one would or could not solve the conundrums of the late *Post*, for the sake of public information we give them their answers.

Why are coals and ambition alike? Because they burn in the *grate*. (*great*.)

Why are our modern belles like printers? Because they "*make-up* their forms!"

No wonder our neighbours, the Yankees, are such 'cute fellows, cents (*sense*) being in such circulation amongst them.

"I'm *altering* the course of my life," as the man said when about to hang himself.

"I feel for you," as the blind man said to 'other blind 'un, when both were travelling together.

What measure would a tailor use to clothe a tall man? Long measure.

HORACE NELSON, M. D.

Bureau avec celui du DR. WOLFRED NELSON.
Encoignure de la petite rue St. Jacques, rue Saint Laurent.
j—40.

MAISON DE PENSION.

QUELQUES Messieurs peuvent se procurer pour un prix très modique, des logements plaisamment situés, en s'adressant au-dessus du magasin de Mr. McMahon, N^o. 197, rue Notre Dame, presque vis-à-vis l'Eglise des Recollets.
j 1.
Montréal, 1^{er}. Août, 1843.

MAGASIN A BÛN MARCHÉ.

LE Soussigné a l'honneur d'informer ses amis et le public en général, qu'il a ouvert dernièrement un magasin de marchandises sèches, sur la rue Notre Dame, vis-à-vis le Palais de Justice, consistant en un grand assortiment de toutes sortes de marchandises, dont il disposera à des prix extrêmement réduits.

Montréal, 1^{er}. Août, 1843. M. DESNOYER.
61.

CONDITIONS DE

L'Abeille Canadienne.

CE JOURNAL se publie le VENDREDI matin, à raison de deux sous la feuille, ou 5s. par année pour la ville, et de 9s. pour la campagne. (y compris les frais de poste.) payables dans tous les cas d'avance.

Les lettres et correspondances doivent être adressées, franches de port, à J. LAURIN, Editeur Propriétaire, au Bureau du Journal, Ruelle St. Amable.
Imprimée par F. CINQ-MARS, au Bureau de l'Aurore,